



Chez **Didier Claes** à Bruxelles Saga africaine

De son enfance au Congo, il tire sa passion, celle des objets d'art africain qu'il allait dénicher avec son père en brousse. Aujourd'hui galeriste à Bruxelles, il y est aussi le vice-président de la Brafa, prestigieuse foire d'art et d'antiquités dont il sera l'un des 133 exposants. À quelques jours de l'événement, il nous ouvre les portes de son appartement 1930 dans le quartier d'Ixelles. Par **Marie-Émilie Fourneaux** Photos **Luc Castel**



Didier Claes est assis sur un canapé fait sur mesure chez un artisan de Charleroi. À tour de table, deux chaises du Corbusier conçues pour la ville indienne de Chandigarh, un plat et d'autre de la lignée, une toile de Wilfredo Lam et une œuvre de Richard Artschwager au-dessus d'un bureau Napoléon III et de la lampe Piano de Poul Henningsen.



*Au fond du couloir, **Nuit de Noël (Happy Club)**, une photo de Malick Sidibé qui touche particulièrement Didier Claes. Dans l'entrée, sous une suspension de Poul Henningsen, une statue khmère, des coupes kuba et une pièce contemporaine de Kendell Geers accrochée au mur. Dans la cuisine, au-dessus de la porte, des clichés de Nobuyoshi Araki créent la surprise dans ce cadre suranné.*





C'est une épingle à cheveux qui donne à Didier Claes l'idée de son exposition à la Brafà. Un simple modèle en ivoire, le premier cadeau de son père fait à sa mère au Congo dans les années 1970. Mais c'est bien un ensemble remarquable de *kisanola*, « peignes » en dialecte lingala, qu'il présentera à Bruxelles dans quelques jours, dans cette foire d'art et d'antiquités, l'une des plus prestigieuses en Europe. En 2011, pour sa première participation, le galeriste spécialisé en art africain y avait fait un « coup » en présentant une seule pièce. Un pari osé, à la hauteur de la pépite qu'il dévoilait : un fétiche à clous dont la renommée dépassait à la fin du XIX^e siècle les frontières du

Enfant, il suit son père pour récolter des objets en brousse.

royaume Kongo. Il l'a déniché dans une collection privée un an auparavant, et autant de temps passé à tisser une relation de confiance avec sa propriétaire. Car les histoires de marchand sont faites de rencontres, d'opportunités. Parfois inespérées. Comme cet appartement qu'il occupe depuis cinq ans dans le quartier huppé d'Ixelles. « Je voulais quitter la maison que j'habitais à la campagne. Par hasard, je suis passé par là et j'ai vu une pancarte "à vendre". J'étais sidéré car je connaissais cet appartement par le biais de collectionneurs. Un endroit parmi les plus exceptionnels de la ville, pour ses volumes et sa vue sur les jardins de l'abbaye de la Cambre! » Dessinés par l'architecte André Blomme en 1928, les lieux, encore dans leur jus, « vont avec tout », selon leur nouveau propriétaire qui n'a pas hésité à accrocher des clichés subversifs de Nobuyoshi Araki dans la grande cuisine. Au-dessus de la cheminée du salon, deux noir et blanc de Robert Mapplethorpe montrent une fleur et une femme à demi-couverte d'un drap qui se dévoilent dans l'ombre d'une fenêtre. « Ils ne sont pas destinés à former un diptyque, mais évoquent la même atmosphère. » Juste en dessous, sur l'âtre, les statuette ibedji ne jurent, elles, que par deux. Dans l'art du peuple Yoruba au Nigeria, là où les naissances multiples sont fréquentes, ces représentations de jumeaux mort-nés servent à conjurer le sort. Gardées dans la famille, elles sont choyées comme des bébés, leur patine effacée à force d'être caressée. « Ces sculptures ne sont pas rares en soi, mais celles-ci le sont par leur qualité. Nul besoin de rechercher à tout prix l'exceptionnel. Ici, on retrouve tout, la magie, la tendresse, l'émotion. La plupart des objets africains sont des



Ce masque baoulé appartenait au peintre André Derain, qui avait une belle collection d'art africain. Les lignes de ces masques ont influencé de nombreux artistes modernes. Sur le bureau Napoléon dont Didier rêvait depuis l'enfance, ces deux statuette du royaume du Kongo ont conservé leur charge magique. Elles sont censées protéger du mauvais sort et apporter la prospérité.

supports, des intermédiaires entre le monde des vivants et des morts. Ce sont les Occidentaux qui en ont fait des œuvres d'art », explique-t-il.

Didier Claes en prend conscience très tôt lorsque, enfant, il suit son père de nationalité belge en brousse. Ce dernier, chargé de récolter des objets sur le terrain pour le musée de Kinshasa, a fait la rencontre de son épouse lors d'une de ses tournées. Didier, né en 1977, se pique bientôt du virus au point de vendre ses premiers objets à l'âge de 13 ans. Être marchand d'objets africains, de *bikoko* dit-on là-bas, n'a pourtant rien de prestigieux. L'envie farouche de faire mentir les mauvaises langues mène Didier à devenir ce galeriste reconnu, expert pour de nombreuses commissions et vice-président de la Brafà depuis 2012. Lui qui





« croit au destin, transforme » avec énormément de passion, de travail et un peu de chance » les inconvénients, ses origines et son jeune âge, en atouts. Il devient en 2002 le premier galeriste métis spécialisé en art africain à Bruxelles, celui qui ose ne plus se cantonner au rôle de rabatteur. « J'ai entendu tant d'histoires en Afrique. Lorsque nous

« C'est un métier conservateur, il fallait amener son propre style. »

nous sommes installés en Belgique pendant mon adolescence, j'ai découvert les musées et la littérature autour de l'art africain. En confrontant la réalité et le discours, on arrive à trouver sa réalité et à bâtir sa vision. C'est un métier conservateur, il fallait amener son propre style. »

Depuis deux ans, il a déménagé sa galerie du quartier des Sablons au quartier Louise, celui de l'art contemporain. Il en collectionne d'ailleurs de plus en plus, sur les conseils notamment de son voisin Xavier Hufkens à qui il a acheté une petite sculpture d'Antony Gormley posée sur un lit de repos de Poul Kjørholm. « La première chose que j'ai commencé à collectionner après l'art africain, c'est le mobilier danois. J'ai des tabourets et des chaises de ce designer, dans ce second salon où j'ai une petite toile de Hans Hartung, une œuvre de Jean Dubuffet et deux du Belge Walter Leblanc. J'adore Lucio Fontana, mais il coûte trop cher. Je suis tombé sur Leblanc dans une exposition au Guggenheim à New York, et me suis aperçu qu'ils étaient dans la même mouvance. L'un de mes confrères m'a même demandé si mon Fontana – un Leblanc, en fait – était à vendre! » Didier Claes adore également les bâtons de Roni Horn. Il découvre finalement ceux, multicolores, de Jo Delahaut. « J'ai réalisé que l'on peut passer devant des cathédrales et les admirer sans les posséder. Je suis sûr, d'ailleurs, que j'aurais le même plaisir devant un Roni Horn que devant ce Delahaut. À mes collectionneurs, je déconseille toujours d'acheter par spéculation. Vous avez le virus de l'art, ou vous ne l'avez pas. Et c'est très important pour moi de collectionner car je comprends mieux mes clients. » Une dualité complémentaire, tout comme ses deux origines qui lui donnent une force. Ce métissage, il le compare au mélange de métal, froid, et de cuir, chaud, des lampes de Poul Henningsen, un autre Danois, qui illuminent son intérieur. « On s'entoure des choses qui nous ressemblent », assure-t-il dans un large sourire. ●

VOIR **BRAFA, Brussels Art Fair**, du 26 janvier au 3 février, à Tour & Taxis, 1000 Bruxelles. brafa.art



Au-dessus de la cheminée, des statuettes ibedji et deux clichés de Robert Mapplethorpe. Dans le salon, un lampadaire de Poul Henningsen, et des œuvres de Jean Dubuffet, Walter Leblanc et Hans Hartung, puis un bâton de Jo Delahaut et une applique de Jules Wabbes. Didier Claes pose devant des toiles contemporaines de Chéri Samba et Gilles Barbier.



Près d'un lampadaire de Poul Henningsen, trois sculptures baoulé et un masque contemporain de Kendell Geers (à droite) reposent sur un meuble du Japonais George Nakashima. Au-dessus, une toile de Kenneth Noland. Dans le salon, derrière le canapé, un autoportrait de l'Américaine Ayana V. Jackson près d'une vanité du XVII^e siècle fixée à un miroir.

